

L'ÉDITO:

Chers frères et sœurs, voilà une édition bulletin qui arrive *in extremis* pour s'intituler encore « Juillet – Aout ».

Vous trouverez à la fin du bulletin les horaires des offices de cette nouvelle année liturgique. Le seul changement notable est que nous célébrerons la liturgie du samedi qui clôt la semaine radieuse après Pâque, tandis que l'an passé nous avons célébré celle du lundi qui était férié et qui ne le sera pas cette année.

L'évangile de dimanche prochain est celui du jeune riche (Mt 19, 16-26). Le jeune homme interroge le Christ sur ce qu'il doit faire de bon pour avoir la vie éternelle. À cette envie et cette ardeur spontanée, le Christ apporte une réponse progressive et nuancée. En premier, Il rapporte ce qui est bon à Dieu seul (Mc 10,18 et Lc 18,19), puis le début de la vie, pas encore la vie éternelle, à l'observation des commandements. Ainsi en prémisses, le désir du "bon", notre envie d'aimer et même celle de vivre nous viennent de Dieu, et c'est Lui aussi qui nous donne le mode vie qui est à la fois bon et vie véritable : les commandements. C'est bien là où en est le jeune riche lorsqu'il s'approche de Jésus. Mais l'observation des commandements à la manière de l'ancien testament (ce qui constitue déjà un exploit ascétique en soi) n'épuise ni la soif de "bon" ni celle de vie véritable : « J'ai observé toutes ces choses ; que me manque-t-il encore ? » Alors le Christ lui propose le chemin de la perfection : « Si tu veux être parfait ... », « Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Mt 5,48) Qu'est-ce qui barre le chemin qui mène à la perfection ? Ce que nous possédons : « va, vends ce que tu possèdes ».

On considère souvent que cette invitation concerne quelques personnes particulières que le Christ aurait élues et généralement on rapporte cela aux moines. Mais en lisant l'enseignement ascétique des pères de l'Église, ce qu'ils enseignent à leurs disciples, on peut voir que la propriété reste un combat quotidien. Par exemple Dorothée de Gaza interdit à son disciple Dosithée de se servir du meilleur couteau de l'infirmerie, celui avec lequel on pouvait le mieux travailler, parce que ce dernier le regardait avec fascination. Donc la possession dont parle le Christ ne réside pas dans l'acte de propriété (le couteau n'était pas propriété de Dosithée, il ne lui avait même pas été confié), mais dans le pouvoir et l'attachement que l'objet exerce sur nous. « Puis viens, et suis-moi » : on ne peut servir deux maîtres à la fois. On peut-être riche comme Job et être agréable à Dieu, à condition que la fortune

soit mise au service des autres et que soi-même on vive comme ne la possédant pas.

En définitive le plus difficile à vendre et à donner aux pauvres c'est soi-même et l'exercice consistant à donner ce que l'on a ou à vivre comme ne la possédant pas n'est que le levier par lequel on renonce à soi-même, à son ego, et par lequel « on perd sa vie » pour gagner la vie éternelle. C'est au plus profond de soi qu'il faut renoncer à son existence individuelle, à son réflexe de survie pour s'ouvrir à une autre vie, celle que le jeune riche pressent, une vie de communion avec les autres, celle-là même qui a pour modèle la communion de vie trinitaire et la perfection de Dieu. Une vie où l'on cesse d'être un individu se heurtant aux autres individus, mais où l'on devient une personne à la ressemblance de Dieu : « aux hommes cela est impossible, mais à Dieu tout est possible ». Renoncer à soi-même et grandir de l'individu à la personne c'est aussi faire évoluer l'idée fautive que l'on a parfois du repentir et de la confession. Ainsi « la guérison ne peut venir que de la reconnaissance graduelle et du vécu dynamique de la vérité du sacrement, le continuel retour à la confession des péchés dans l'Église, jusqu'à ce que soient gagnées l'humilité fondamentale et sa rencontre avec l'amour de l'Église, c'est-à-dire jusqu'à ce que fonctionne la vie et que ressuscite la nature mise à mort. [...] C'est pourquoi sentir ainsi ses péchés est un charisme qui vient de Dieu »

Vous trouverez ci-dessous un texte de Christos Yannaras extrait de « La liberté de la morale », qui dans un langage contemporain, replace bien la confession dans ce qu'elle devrait être ; suivi d'une réflexion sur le sens à donner à la non violence du Mahatma Gandhi ainsi qu'une conférence sur « Comment témoigner du Christ aujourd'hui ».

Pour finir je vous annonce la venue à Saintines, le 23 octobre, du père [Jean Breck](#), Professeur d'Exégèse Patristique et de Bioéthique, pour concélébrer la liturgie. Ce sera l'occasion pour lui de faire une conférence-débat sur la lecture et l'exégèse Orthodoxes des écritures dans le courant de l'après midi à Compiègne. À ce propos, nous sommes à la recherche d'une salle pour accueillir cette conférence, toute aide sera la bien venue. Merci d'avance.

Bonne rentrée et bonne nouvelle année liturgique à toutes et à tous.

Père Nicolas

Pour tout enseignement complémentaire, vous pouvez contacter père Nicolas.

nicolas_k@club-internet.fr ou 03 44 39 75 71

Mahatma Gandhi, le nouveau centurion

*La lettre suivante fut écrite par saint Nicolas (Vélimirovitch)
à un noble britannique du nom de Charles B.*

Comme homme de foi, vous êtes troublé par la pensée suivante : que va faire la Providence de Gandhi ? Et quel est le sens de l'apparition de cet étrange personnage parmi les hommes d'État et les politiciens de notre temps ?

Un avertissement de Dieu. C'est certainement le sens qu'a le guide de la grande nation indienne. Grâce à cette personne, la Providence montre aux politiciens et aux hommes d'État du monde, même aux chrétiens, qu'il existe d'autres méthodes dans la politique que l'adresse, la ruse et la violence. La méthode politique de Gandhi est très simple et évidente : il n'a besoin de rien d'autre que de l'homme qui crie et de Dieu qui écoute. Contre les armes, les munitions et l'armée, Gandhi place le jeûne ; contre l'habileté, la ruse et la violence, la prière, et contre la querelle politique, le silence. Comme cela paraît chétif et pitoyable aux yeux des hommes modernes, n'est-ce pas ?

Dans les manuels scolaires politiques modernes, ces trois méthodes ne sont même pas mentionnées dans les notes. Le jeûne, la prière et le silence ! Il n'est pas un seul un homme d'État en Europe ou en Amérique qui ne verrait pas avec ironie ces trois secrets de l'État indien comme trois branches sèches opposées sur le champ de bataille contre un tas d'acier, de plomb, de feu et de poison. Cependant, Gandhi réussit avec ces trois « sortilèges », et il réussit, à l'étonnement du monde entier. Et qu'ils le veuillent ou non, les législateurs politiques en Angleterre et dans d'autres pays auront à ajouter un chapitre dans leurs manuels scolaires : « Le jeûne, la prière et le silence comme armes puissantes en politique. » Imaginez, ne serait-ce pas une chance pour toute l'humanité si la méthode de Gandhi, qui n'était pas baptisé, remplaçaient en sciences politiques, les méthodes de Machiavel qui fut baptisé ?

Mais ce n'est pas la méthode de l'Indien en tant que telle qui est une surprise pour le monde, mais plutôt la personne qui utilise cette méthode. La méthode est chrétienne, aussi vieille que la foi chrétienne, et pourtant, elle est nouvelle à notre époque. L'exemple du jeûne, de la prière et du silence a été montré par le Christ à ses disciples. Ils l'ont donné à l'Église, ainsi que par leur exemple, et l'Église, l'a remis dans les mains des fidèles de génération en génération jusques à ce jour.

Le jeûne est un sacrifice, le silence est l'examen

actif de soi, la prière est un cri vers Dieu. Ce sont les trois sources de la puissance spirituelle qui rendent l'homme victorieux dans les combats et excellent dans la vie. Y a-t-il un homme qui ne puisse s'armer de ces armes ? Et quelle force brute dans ce monde peut-elle vaincre ces armes ? Bien entendu, ces trois choses ne sont pas toute de la foi chrétienne, mais elles sont seulement une partie de ses règles, ses mystères surnaturels.

Malheureusement, à notre époque, parmi les chrétiens, beaucoup de ces principes sont bafoués, et de nombreux merveilleux mystères sont oubliés. Les gens ont commencé à penser que l'on gagne uniquement en utilisant l'acier, que les nuages de grêle se dispersent seulement par les canons, que les maladies ne se guérissent que par des pilules, et que tout l'univers peut être expliqué simplement par le biais de l'électricité. Les énergies spirituelles et morales sont presque considérées comme une œuvre magique.

Je pense que c'est la raison pour laquelle la Providence toujours active, a choisi Gandhi, un homme non-baptisé, pour servir d'avertissement aux baptisés, en particulier à ceux des baptisés qui accumulent malheur sur malheur sur eux-mêmes et sur leurs peuples en utilisant des moyens impitoyables et durs.

L'Évangile nous dit aussi que la Providence utilise parfois de tels avertissements pour le bien du peuple. Votre Grâce se rend compte immédiatement que je fais allusion au centurion romain de Capharnaüm (Matthieu 8). D'un côté, vous voyez les anciens d'Israël qui, comme monothéistes élus de l'époque, se vantaient de leur foi, tout en rejetant le Christ, et d'autre part, vous voyez le païen romain méprisé qui est venu au Christ avec grande foi et humilité, lui demandant de guérir son serviteur. Et quand Jésus l'entendit, il fut étonné et dit à ceux qui le suivaient : « En vérité je vous le dis, pas même en Israël je n'ai pas trouvé une telle foi. »

Le monde chrétien est le nouvel Israël baptisé. Écoutez ! Le Christ ne dit-Il pas les mêmes paroles aujourd'hui à la conscience des Anciens chrétiens en pointant vers le chef actuel de l'Inde ?

Que la paix et santé du Seigneur soient sur vous.

D'après <http://orthodoxologie.blogspot.com/2010/07/paroles-de-saint-nicolas-de-jitcha-sur.html>

Le repentir, transformation de la mort en résurrection

Christos Yannaras

La morale de la liberté – Labor et Fides

Comme le Baptême, le Repentir accomplit et manifeste la vérité de l'Église, sa vie à la fois divine et humaine : il est participation à la mort et à la résurrection du Christ. Il est nouvelle naissance de la personne délivrée de la nécessité naturelle par cette liberté qui sonde la mort avec la mesure de l'amour de Dieu. Les catégories utilisées pour exprimer cet événement le sont au sens propre, non au sens métaphorique ou relativement à des correspondances psychologiques. Il s'agit de la mort : du péché (de l'échec de l'homme incapable d'exister comme altérité et liberté personnelles). Il s'agit de la tragique réalité de la nature révoltée et fragmentée. Mais le fait de reconnaître et de porter à l'Église cet échec est un signe d'humilité de communion et d'amour, c'est-à-dire de rétablissement dans la vie :

J'apporte à l'Église mon échec et mon péché et par ce geste je m'attaque réellement à ma tendance naturelle à l'autosatisfaction et à la suffisance. J'appelle l'Église à partager mon insuffisance, je demande et je reçois l'amour de l'Église, l'amour de Dieu, qui n'est pas un « sentiment » de pitié ou un pardon juridique, mais une vie, une grâce qui me donne de transformer ma personne aliénée en image du Fils de Dieu, du Fils de l'amour du Père.

Sur la croix le Christ a transfiguré la mort, l'ultime conséquence de l'autonomie de notre nature. Il l'a transfigurée en obéissance à la volonté de l'amour du Père, en communion de vie avec le Père, la source de la vie. Et le sacrement du Repentir est l'imitation de cette offrande de la mort à l'amour du Père « dans la personne de Jésus-Christ » (Eph. 2, 18 et 1 Pi. 3, 18). Avec la Confession de nos péchés nous confirmons notre adoption par Dieu, le fait que « nous qui étions morts sous nos fautes et nos péchés, Il nous a rendus à la vie par le Christ » : nous sommes les « bien-aimés du Père », comme Lui-même est le Fils « bien-aimé du Père », nous sommes aimés du même amour existentiel, vivifiant, réel¹, « comme vivants ressuscités des morts ». Et avec dans nos personnes l'image de l'adoption « nous nous confions dans l'entrée des saints », dans le fait que nous sommes directement assumés par leur amour et par l'amour de la Mère de Dieu, et que nous nous insérons dans le corps de l'Église, qui porte la vie.²

1 Cf. Jn. 14, 11-23; 17, 23 et 26. Eph. 1, 6.

2 Cette grâce, qui nous a relevés après que nous ayons péché, est plus grande, elle est au-dessus de celle qui nous a été donnée lorsque nous n'étions pas et qu'Il nous a menés à la création... O l'incommensurable bonté dont Il investit pour la recréer notre nature de pécheurs. Qui peut dire sa gloire ? Il relève celui qui l'a offensé et blasphémé, Il relève la poussière sans âme, Il lui donne la conscience et la raison, et de l'intelligence dispersée et insensible et des sens égarés Il fait une nature douée de raison et capable de penser. Le pécheur n'est pas en mesure de comprendre la grâce de sa résurrection. Où est l'enfer, qui t'eut nous affliger ? Et

Il est donc clair que le Repentir et la Confession constituent un événement radicalement différent du « réarmement » psychologique ou du « règlement » des sentiments de culpabilité, comme on le croit souvent de nos jours. Le « vécu » du repentir, qui mène à la Confession est essentiellement différent de la conscience ou du complexe de culpabilité. Autre chose est la reconnaissance de l'échec, de l'insuffisance de l'homme à réaliser la vie de l'altérité et de l'amour personnels, et autre chose la conscience de la transgression d'une loi qui vaut par elle-même, et le sentiment de culpabilité pour des fautes qui diminuent l'homme dans sa propre conscience individuelle. C'est seulement quand l'homme dépasse le niveau de ses prétentions individuelles – les besoins qu'a le moi psychologique de justification et de suffisance éthique – qu'il peut accéder à la vie des sacrements, à la vérité et à la réalité de la vie qu'incarne l'Église.

La fin et le but du Repentir, comme de chaque sacrement, est d'accomplir la vérité de l'homme qui est aussi la manifestation de la vérité de Dieu – non le rétablissement de l'individu dans la « vertu » et la suffisance psychologique. Toute l'Éthique de l'Église vise la vérité, non la vertu. La vertu peut servir la vérité. Cependant la vérité ne se soumet jamais à la finalité de la vertu. « La vertu est la pour là vérité, mais non la vérité pour la vertu, écrit Saint Maxime le Confesseur. Ainsi celui qui accomplit la vertu pour la vérité n'est pas meurtri par les flèches de la vaine gloire. Mais celui qui recherche la vérité à cause des vertus, demeure dans la présomption de la vaine gloire. »³ Dans cette phrase toute l'Éthique chrétienne est récapitulée et se distingue radicalement de toute autre acception religieuse philosophique, juridique de la morale. Et dans cette phrase sont résumés le but et la fin du sacrement du Repentir.

Le repentir de l'homme n'a rien à voir avec l'orgueilleuse affliction du moi blessé. La conscience individuelle de l'état de péché n'est pas le fait du repentir. Le repentir est la reconnaissance des péchés, laquelle se rapporte à la pitié de Dieu et fonde une relation avec lui. Et cette relation est désormais la mesure de la vérité de l'« homme nouveau ». Elle est le renouvellement vécu de la nouvelle naissance baptismale, le rejet effectif de la mort et l'insertion dans la vie. « C'est contre Toi seul que nous péchons, et c'est Toi seul que nous adorons », dit une prière de l'Église, qu'on lit aux

où est la damnation, qui nous effraie de bien des manières et vainc la joie de l'amour de Dieu ? Et qu'est-ce que la géhenne devant la grâce de sa résurrection, lorsqu'Il nous remonte hors du gouffre, qu'Il donne à ce corps corruptible de revêtir l'incorruptibilité, et qu'Il relève dans la gloire l'homme tombé en enfer ? ISAAC le Syrien, Œuvres spirituelles, Ed. Spanos p. 246.

3 Questiones ad Thalassium, Migne P. G. 90, 369 A.

Vêpres de Pentecôte. Telle est la possibilité que nous a donnée l'incarnation du Christ, et telle est la possibilité qu'incarne le repentir : que notre péché se transfigure en événement de relation et de communion avec Dieu, de la même manière que le culte de Sa Personne est une relation et une communion avec Lui. Tout péché que nous commettons n'a un rapport existentiel direct qu'avec Lui : il est transgression et négation de la vie qu'Il fonde Lui-même. Nous ne péchons pas devant nous-mêmes ou devant les autres. Le péché n'est pas une transgression de devoirs, une transgression de codes impersonnels de comportement. Nous péchons seulement « devant » Dieu. Notre péché est dans tous les cas une relation avec Lui : une relation de communion et de vie par le moyen du repentir, ou une relation de rejet, si nous refusons la vie que Lui-même donne.

Si la Croix du Christ, ce triomphe apparent du péché humain, est le salut de l'homme – la mort devenant la mesure même de notre accueil de l'amour de Dieu, c'est-à-dire vie et résurrection – de même tout péché, jusqu'à la faute la plus désespérante, se transfigure avec le repentir en accomplissement et en manifestation de l'adoption de l'homme par Dieu : la relation du pécheur avec Dieu, dans le sacrement du repentir, est la même relation qu'a avec le Père le Christ crucifié. L'homme accomplit par le repentir la même relation avec Dieu, que librement et par amour avec le Père le Christ comme Fils de Dieu. Ainsi dans les phases successives et la dynamique du Repentir, l'homme édifie le mode même d'existence qui constitue l'unité de la communion trinitaire.

Si profond soit-il, l'enfer des péchés humains, quand il est porté dans l'Église, se transfigure en adoption, en manifestation de l'amour de Dieu, de la vérité du Dieu personnel qui est descendu jusqu'à l'ultime enfer de l'apostasie humaine, pour en tirer la personne de l'homme et la rétablir dans la vie de la liberté de l'amour. Plus est tragique et sans issue le péché apporté au sacrement du Repentir, plus grand est le triomphe de l'Église, plus grandes sont sa confirmation et sa vérité. De nouveau après la confession de ses péchés l'homme échouera. La puissance de la révolte de la nature soumettra plus ou moins sa liberté, roulera plus ou moins l'image divine de sa personne dans la corruption et la laideur des désirs absolutisés et des besoins de sa nature individuelle. Mais de nouveau le fidèle se portera lui-même dans l'Église pour répéter l'acte triomphal et joyeux, l'« avancée » dynamique (Phil. 3, 14) de son adoption par Dieu.

« Demeurons-nous donc dans le péché, pour que la grâce se multiplie » ? (Ro. 6, 1) C'est l'objection habituelle des moralistes de tous les temps, que résume ici l'Apôtre Paul, mais pour la nier radicalement : « Certes non ». Si l'approche du sacrement du Repentir, disent les moralistes, n'est pas liée à l'obligation du « redressement » objectif de l'homme pour que ne se répètent pas les mêmes

fautes, alors chacun peut résolument pécher, et rechercher ensuite le pardon de Dieu. Mais un tel raisonnement, quand bien même il apparaîtrait « pastoralement » et pédagogiquement utile, ne cesse pas d'être formellement une argutie juridique, sans nul rapport avec la réalité de la vie que représente le sacrement. Tant l'exigence de « redressement » objectif que la peur de l'exploitation probable du pardon des péchés, présupposent la conception légaliste-juridique du péché et du salut : le péché comme transgression des codes de comportement, et le retour à l'état de grâce et l'adoption comme justification individuelle et suppression calculée des dettes. Comment est-il possible que l'homme qui confesse et porte à l'Église son péché, sa vie morte et le tourment où le plonge cette mort à même la vie, se complaise en même temps dans la mort et le tourment, joue avec la possibilité de la vie, mais aussi la conserve comme l'éventualité d'une justification abstraite dans un avenir indéfini ? Et même en supposant que cela puisse advenir, la guérison d'une telle altération des sens de la vie ne peut se faire avec des engagements et des obligations de « redressement » objectif, qui enferment inéluctablement dans l'impasse de l'effort et de la moralité individuels : la guérison ne peut venir que de la reconnaissance graduelle et du vécu dynamique de la vérité du sacrement, le continuel retour à la confession des péchés dans l'Église, jusqu'à ce que soient gagnées l'humilité fondamentale et sa rencontre avec l'amour de l'Église, c'est-à-dire jusqu'à ce que fonctionne la vie et que ressuscite la nature mise à mort.

Le repentir n'est pas une décision plus facile, ou plus difficile, de la seule volonté, cette décision fût-elle accompagnée de contrition psychologique et de promesses de « redressement ». Mais il permet de parvenir de manière totale et personnelle à l'expérience de la vérité, à la reconnaissance de la chute de l'homme, et à la reconnaissance de la vérité de laquelle l'homme a été déchu : finalement le repentir est une expérience de la vie, qui est la communion avec Dieu. C'est pourquoi « sentir ainsi ses péchés est un charisme qui vient de Dieu ».⁴

Et ce n'est pas un hasard si le cheminement dynamique de la vie ecclésiale, la vie des moines, la vie faite d'ascèses et de peines, de douleurs et de lutttes incessantes, ne visent qu'à la « fin » du repentir, à ce repentir « qui vient de Dieu », à cette plongée qui sonde les abîmes de la chute humaine avec la mesure de l'amour de Dieu, enfin à la révélation de la lumière de Sa Face.

L'aliénation juridique du repentir

La sous-estimation ou l'ignorance de la vérité de la personne dans l'ordre de la théologie a pour conséquence inéluctable la création d'une Éthique juridique, extérieure. La morale cesse de se rapporter à la vérité de la personne, à l'événement dynamique et à l'accomplissement existentiel de la « vraie vie ».

4 Ouvres spirituelles, 71e discours, Ed. Spanos pp. 280 et 281.

Le problème éthique de l'homme n'est plus un problème existentiel, un problème de salut hors de la nécessité naturelle, mais un faux problème d'obligations objectives qui demeurent existentiellement injustifiées. Même le repentir est alors aliéné par des éléments étrangers qui n'ont aucun rapport avec la vérité et la réalité du sacrement.

L'origine de l'altération se trouve dans la conception du sacrement comme moyen en vue de l'expiation individuelle, de la justification et du repos de la conscience psychologique. Dans le cadre de cette conception le péché n'est qu'une culpabilité individuelle soumise à des classements objectifs gradués : il devient un « cas » juridiquement pré-déterminé et il appelle une expiation, un rachat par l'imposition d'une peine que prévoit une « règle » correspondante. Une telle limitation de la vérité du sacrement à l'acceptation de la culpabilité et à l'application de la règle prévue suffit à transformer la confession en une sorte de transaction juridique rationnelle, en un acte psychologiquement humiliant mais nécessaire pour que soit rachetée la suffisance éthique de la conscience égocentrique. Dans le cadre de cette transaction la « rémission des péchés » (expression directement liée à la transfiguration existentielle de l'homme, qui s'accomplit avec le Repentir), s'identifie à la « justification » juridique, à la délivrance des remords de conscience. Et les pénitences pédagogiques (qui signifient toujours la participation corporelle à l'accomplissement de la liberté) sont interprétées comme le prix à payer pour le rachat des péchés.

Toute une « théologie » a été créée au Moyen Age dans l'Occident catholique-romain pour étayer cette nécessité « religieuse » individualiste de la « justification » objective et de la transaction avec la Divinité, dans le but de consolider aussi pleinement que possible la suffisance éthique individuelle et par extension le bon ordre social. Ainsi fut formulée la théorie « de la satisfaction de la Justice divine par la mort du Christ sur la croix » (théorie qui est passée tant dans le protestantisme que chez les écrivains orthodoxes orientaux, au milieu des tendances à l'« européanisation » et des influences piétistes en Orient au cours des derniers siècles : l'image de Dieu s'était identifiée au modèle du « Père sadique » qui a soif insatiablement que soit satisfaite sa « justice blessée » et qui – par une nécessité logique – se réjouit du tourment des pécheurs dans la damnation.⁵ L'ultime aboutissement de cette

acceptation juridique de l'événement du salut est l'objectivation totalitaire du rachat des péchés, qui est allé jusqu'au versement de sommes d'argent, comme dans le cas de l'Église catholique-romaine au Moyen Age, avec les fameuses « indulgences », qui furent à l'origine du rejet total du sacrement du Repentir par la chrétienté protestante.⁶

De toute manière la Confession vise un changement de la vie de l'homme : elle est repentir – « méta-noïa » : retournement de l'intelligence –, le sommet et l'aboutissement de l'ascèse, l'effort concret de l'homme pour soumettre à la volonté de la communion des saints sa volonté individuelle révoltée. Mais un tel changement, une telle transformation existentielle, n'est pas un exploit qui supprime ou rachète la déviance individuelle : au contraire, elle ne s'accomplit que dans le passage du mode individuel de survie à la véritable existence de la communion et de la relation amoureuses.

La transformation de la vie de l'homme par le Repentir est un événement qui présuppose la rencontre de la liberté personnelle et de la Grâce de Dieu, et qui présuppose le dynamisme de l'ascèse, l'incessante épreuve de la liberté humaine. Mais c'est la rencontre avec la grâce qui fonde la transformation de l'homme comme événement de vie, au-delà de tout déterminisme rationnel. Et cette rencontre s'accomplit comme le fait toujours la vie : « Il en est comme d'un homme qui jette la semence sur la terre. Qu'il dorme ou qu'il veille, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. Car d'elle-même la terre porte son fruit » (Mc 4, 26-28).

Persister à spécifier avec des résultats objectifs le sacrement de la « vie nouvelle » et de la transfiguration de l'homme, qu'est le Repentir, est bien la forme la plus tragique de persévérance dans la chute, c'est-à-dire dans le mode individuel de la survie. La volonté et la tentative de se dégager du péché sont enfermées dans les limites de la suffisance individuelle, dans les présupposés de la chute – aliénation existentielle de l'homme. Ainsi la confession se transforme en une phase de la vie de l'homme existentiellement non-racheté. Elle n'est plus qu'une phase de la vie conventionnelle de ce monde.

un terme aux prières pour les morts ... Est-ce que souvent l'athée ne s'est pas élevé comme un parricide libérateur, comme un « idoloclaste » de cette conception infantile de Dieu, que Freud dénonçait sous le nom de « Père sadique »

5 Cf. Olivier CLÉMENT, La théologie après la « mort de Dieu », Athènes (Ed. « Athènes ~ ») 1973, pp. 53-54 et 56-58. « Pour Augustin – et au moins pour une partie de la tradition occidentale qui a suivi – les souffrances des damnés contribuent à la béatitude des élus. Il faut noter ici que ces conceptions d'Augustin ont constitué l'une des causes avouées de l'athéisme d'un Camus. Ainsi la religion de la victoire sur la damnation devint un jour religion de la damnation ... La doctrine du jugement individuel, avec l'éventualité de la damnation, sans qu'à l'heure de la mort il soit possible de faire appel, s'est cristallisée en Occident au XIV^e siècle. La Réforme a mis

6 Sur la genèse et le développement de l'institution du rachat des péchés par de l'argent, cf. Willibald PLÖCHL, *Geschichte des Kirchenrechts*. Plöchl mentionne le fondement théologique de l'institution des « indulgences » dans Thomas d'Aquin, lequel a défini trois causes justifiant cette institution : l'honneur de Dieu, l'utilité de l'Église, et l'utilité du prochain. Le rachat des péchés par de l'argent fut l'une des raisons pour lesquelles le calvinisme rejettera d'emblée le sacrement de la Confession (cf. CALVIN, Institution de la Religion chrétienne), tandis que dans le luthéranisme le sacrement fut déprécié et tomba peu à peu en désuétude, pour disparaître complètement autour de 1800. Cf. K. RAMKE

Comment témoigner du Christ aujourd'hui

D'après la conférence donnée de l'archimandrite Joachim Parr (à droite sur la photo) à Saint-Pétersbourg en Russie (27.06.2011). À gauche, le hiéromoine Sabas qui assurait la traduction de d'anglais en russe.

Depuis que je suis arrivé en Russie, j'ai été questionné à plusieurs reprises de manière incrédule : « Comment peut-il y avoir un monastère Orthodoxe en plein New-York ? Comment une communauté de moines peut-elle survivre à New-York ? » Et je me rappelle la réponse que mon père spirituel faisait dans ce genre de situation. Il disait que cette question était du même ordre qu'une autre plus ancienne : « que peut-il venir de bon de Nazareth ? »

Serge qui nous a invités ici, m'a demandé de partager avec vous un peu de mon expérience dans le domaine du travail avec les gens qui s'interrogent sur ce qu'est la foi. Nous qui sommes baptisés, indépendamment du fait que nous soyons missionnaires ou non, nous devons comprendre que l'Évangile ne nous appartient pas. Chacun d'entre nous aura à rendre des comptes, le jour du jugement dernier, si d'une manière ou d'une autre nous avons connu le Seigneur et s'Il nous a montré Sa face, ou bien si nous l'avons renié. J'ai demandé à Serge s'il voulait que j'aborde un thème particulier. Comme vous le savez, un effort missionnaire gigantesque a été fait pour apporter l'Orthodoxie aux Américains. Peut-être que certains d'entre vous ont entendu parler du père Séraphim Rose ? Il était protestant et habitait les États-Unis. Il a étudié dans plusieurs universités et a fini par rencontrer l'Orthodoxie, ou plus exactement l'Orthodoxie a fini par le trouver. Et il eut alors le désir fervent de partager la perle de grand prix avec tous ceux qui viendraient vers lui. Devenu prêtre et moine, il décida avec le père Germain de porter l'Orthodoxie au cœur même du libéralisme. Ils se rendirent à Berkeley, qui est l'université la plus prestigieuse de Californie. C'était un endroit extrêmement sécularisé et libéral. Ils s'installèrent près de l'entrée principale de l'université, sur un grand campus où passaient environ soixante mille étudiants par jour. Père Séraphim et père Germain prirent deux chaises, une table et une icône de Jésus-Christ et s'installèrent au milieu du campus sans rien dire à personne. Ils ne parlaient qu'à ceux qui leur adressaient la parole les premiers. Ils firent cela chaque jour pendant cinq années scolaires. D'après ce qu'ils m'ont dit, plus de neuf mille personnes demandèrent le baptême Orthodoxe durant ces cinq ans. Rien qu'en voyant la face du Christ dans ces deux personnes. Voilà qui doit nous interroger !



Sur le campus de cette université très libérale, on pouvait trouver toutes sortes de religions : Hare Krishna, Bouddhistes, Mormons, athées et bien sûr des Protestants et toutes sortes d'évangélistes qui disaient à tous : « Jésus t'aime ». Ce n'est pas du tout ce que père Séraphim et père Germain faisaient, puisqu'ils se taisaient ; mais ce qui agissait c'était ce que le Christ, Lui-même, disait à travers son icône. Il y a beaucoup à apprendre de cela. Nous devons comprendre que Seul le Seigneur appelle les gens à Lui, et tout ce que nous pouvons faire c'est faciliter le processus. Nous pouvons être les mains du Christ. Nous pouvons devenir son visage. Nous devons devenir son Esprit. Nous pouvons, soit détourner les gens du Christ, soit les amener à la Liberté. Dans les deux cas, l'appel vient du Christ. Mais nous ne pouvons donner ce que nous n'avons pas.

J'ai demandé au père Séraphim quelle était la question la plus surprenante à laquelle il eut à répondre quand il était sur ce campus. Il m'a répondu : « Un jour, une femme m'a demandé à quoi tout cela rimait. Qu'est-ce que cela voulait "dire être chrétien orthodoxe". Dites-moi d'abord pourquoi vous avez cette apparence ? Je lui répondis que nous, en tant que prêtres et moines chrétiens, essayions de ressembler le plus possible à l'homme tel que de Dieu l'avait créé. Nous laissons pousser notre barbe et nos cheveux naturellement sans les couper et nous essayons d'avoir une apparence simple. Ce jour-là nous avions l'icône de la Sainte Trinité de Roublev. La femme regarda attentivement l'icône et nous dit que nous ne Lui ressemblions pas. Alors je lui demandai à quoi nous ressemblions. Elle répondit que nous ressemblions à des croque-morts au visage triste et amer. »

Aujourd'hui nous sommes entrés dans la cathédrale de la Laure et les gens que nous avons vus se déplaçaient dans la cathédrale avec des visages qui ne reflétaient absolument pas la joie de notre foi en la résurrection et la vie éternelle. Les visages ressemblaient à ceux de personnes qui attendent un office funéraire et qui plus est, un office funéraire non chrétien. Nous devons nous rappeler que par l'Incarnation, le Christ a pris volontairement forme humaine pour montrer à l'homme comment il devait

vivre. Interrogeons-nous alors sur ce que nous montrons aux autres par la façon dont nous vivons et sur ce que nous montrons aux autres. Sur la grande difficulté que nous avons dans cette chose élémentaire qui est de parler avec quelqu'un d'autre. Nous devons réfléchir à cela. Vous avez certainement entendu parler de ce professeur à de l'académie de saint Valdimir, à la fois russe, français et américain : Alexandre Schmemmann. Père Alexandre disait à ses étudiants : « Nous sommes dépositaires de la vraie foi, mais elle est malheureusement entre de mauvaises mains. » Que se passe-t-il en Russie aujourd'hui, mes chers amis ? Vous avez la liberté, mais où est l'Église ? J'ai rencontré des jeunes à Moscou qui m'ont dit : « Nous voulons devenir évangélistes, nous voulons devenir missionnaires. » Qu'est-ce que cela signifie ? Nous devons d'abord vivre l'Église avant de pouvoir la donner à quelqu'un d'autre. Comment peut-on donner une pierre à son enfant quand il demande du pain ? Ne leur donnez pas une religion alors qu'ils cherchent la foi. Le Seigneur ne peut être vu qu'à travers nous. Et nous, nous ne pouvons montrer le Christ que si nous avons appris à aimer.

C'est une expérience extraordinaire de pouvoir voyager dans le monde entier et de pouvoir partager une expérience vivante de la foi en Christ. Dimanche dernier nous avons célébré la fête de tous les Saints qui ont illuminé la terre de Russie et à cette occasion j'ai eu la bénédiction de pouvoir prêcher ici Saint-Pétersbourg dans une église. Vous savez tous qu'il y a beaucoup de Saints qui ont illuminé la terre de Russie et vous avez les vôtres ici à Saint-Pétersbourg qui ont été canonisés. Mais croyez-moi, frères et sœurs, il y a aujourd'hui de nombreux Saints qui vivent ici parmi vous. Comment peut-on transposer la sainteté dans notre vie ? La plupart des gens sont troublés quand on leur apprend que le but de la vie en Christ n'est pas juste d'être sauvés, mais de devenir Saints comme notre Père est Saint. Si le but de la vie humaine est d'être unis à Dieu, et nous devenons unis au Père par le Christ, alors nous devenons Saints. Disons-nous cela aux gens, à nos enfants et en premier lieu à nous-mêmes ? Plus précisément : que la seule fonction de l'Église est de nous permettre de devenir Saints ? Je ne le crois pas. Alors dans quel but essayons-nous de porter la Parole ? Voulons-nous qu'ils deviennent conservateurs ou gardiens de musée, allant à des offices qu'ils ne comprennent pas, jeunant à contrecœur, se croyant meilleurs parce qu'ils en savent plus que les protestants ? Que faisons-nous ? La semaine dernière à Moscou nous avons eu la bénédiction de voir les reliques de sainte Matrone. Une femme qui était aveugle, qui n'était pas "belle" physiquement, mais qui vivait dans la sainteté. Et les gens font la queue jour et nuit, et même sous la pluie, durant près de quatre heures pour pouvoir vénérer ses reliques durant quelques secondes. Voilà une évangéliste !

J'ai tant d'anecdotes et d'histoires. Si vous êtes allés aux États-Unis, vous aurez remarqué que les Américains se comportent comme dans "Jerry

Maguire", ce film populaire que j'aime bien : « Show me the money ! ». Les Américains sont pragmatiques. Ils ne s'intéressent pas vraiment à ce que vous dites, sauf si vous mettez votre argent dans ce à quoi vous croyez. Et ils disent : « Si tu es l'Église, montre-le-moi ! »

Dans notre monastère, nous avons eu la grande grâce d'avoir beaucoup de baptêmes et de conversions de personnes venant de toutes sortes de religions, d'athées et d'antireligieux et même un nombre important d'Orthodoxes qui, pour diverses raisons, avaient quitté l'Église. Et tous ces gens voulaient la même chose : voir Dieu. Puisque le Christ nous a dit : « Celui qui me voit, voit le Père. Celui qui Me fait quelque chose, le fait au Père. Gardez mes commandements. Ce que vous faites au plus petit d'entre-vous, c'est à Moi que vous le faites. » Si nous ne vivons pas notre vie en voyant le Christ et en vivant pour Lui, nous ne pourrons enseigner personne d'autre. La plupart de ces nouveaux convertis m'ont dit que la raison pour laquelle ils étaient devenus Orthodoxes, c'est notre communauté. Une communauté qui était différente des autres. Une communauté qui priaient ensemble, une communauté qui prenait soin des autres. Nous commençons par aider les sans-logis, nous avons, lors de la construction du monastère, prévu un endroit pour que les gens sans logis puissent passer la nuit. Nous avons un stock de vêtements pour qu'ils puissent se changer. Nous leur donnions à manger et tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, sauf de l'argent et de la drogue.

Les gens, et même les prêtres, que je rencontrais me demandais : « Que leur dis-tu pour qu'ils deviennent Orthodoxes ? » Je voudrais vous dire que je n'ai jamais rien fait pour que quelqu'un "devienne" Orthodoxe. Ils me demandaient si je leur parlais de Jésus-Christ et je répondais que oui. Et ils me pressaient : « Mais que leur disais-tu ? » Je leur disais qu'ils étaient les bienvenus. Je leur proposais de manger, de dormir ; je leur demandais s'ils avaient besoin de quelque chose. Et je leur disais qu'ils étaient des invités attendus. Et les gens continuaient de m'interroger : « Mais que leur dis-tu concrètement sur le Christ ? » Toute la question est là ! Interrogeons-nous sur ce que nous disons aux gens à propos du Christ ? Est-ce que le Christ est une conférence ? Est-ce que le Christ est un autre « -isme », une doctrine qu'il leur faut apprendre ? Je ne veux critiquer personne, je ne suis pas un critique. Mais je voudrais que vous compreniez, et c'est peut-être déjà le cas, que nous ne pouvons rien dire de nouveau à la plupart des gens, qu'ils n'aient déjà entendu. Et la raison pour laquelle ce que nous leur disons est redondant et incompréhensible est que nous ne vivons pas comme le Christ. Si le Christ apparaissait dans cette pièce, aujourd'hui, parmi nous, sous Sa forme humaine, voudriez-vous qu'Il vous parle de la procession de l'Esprit ? voudriez-vous qu'Il vous parle du mystère de l'Eucharistie ? Voudriez-vous qu'Il vous parle des différences entre l'Orthodoxie, le catholicisme-romain et le protestantisme ? Ou

voudriez-vous qu'Il vous vous regarde, pose Sa main sur vous et vous dise : « Je t'aime ». Voilà par où commence la foi, pas par l'apologétique, elle commence par l'amour. Nous ne mettons pas suffisamment cela en pratique, pas un de nous.

Dans la vie, beaucoup d'amis, de prêtres, me disent que je me comporte comme un fou, un peu comme les télé-évangélistes. Mais la différence est que, dans notre paroisse, il n'y a pas de panier pour faire la quête, pas de tronc sur lequel il est écrit : « Mettez votre argent ici ». Je dis simplement qu'au fond de l'église il y a des cierges et des prosphores, que vous pouvez les prendre, et que si vous le voulez et si vous avez les moyens, vous pouvez laisser quelque chose dans la boîte qui est à côté. Si vous voulez laisser de l'argent dans la boîte – faites-le, et si vous en avez besoin – prenez-en. Tout cela appartient au Seigneur, pas à nous. Le Seigneur pourvoit à nos besoins. Nous n'allons tout de même pas nous mettre dans la poche, de manière stérile, ce qu'Il nous donne et qui ne nous appartient pas. Un dimanche où je célébrais la divine Liturgie, un homme est venu et a commencé à prendre de l'argent dans la boîte. Une dame zélée a commencé à l'accuser de vol et j'ai dû intervenir pour la calmer. Et je lui ai dit : « Vous êtes le bien de l'Église, pas l'argent. Notre trésor, ce sont les paroissiens ; pas l'édifice dans lequel nous sommes, pas l'argent que nous avons collecté, mais les gens et leur amour pour le Christ, voilà le trésor de l'Église. » Nous nous appauvrissons au fur et à mesure que les gens aiment moins Dieu. Peu importe le nombre d'églises et que leur nombre ne cesse d'augmenter, si elles ne se remplissent pas d'hommes et de femmes qui aiment Dieu et qui plus est, s'aiment les uns les autres. Nous allons dans la mauvaise direction. Où allons-nous amener les personnes qui s'adressent à nous ? Dans des bâtiments ? À des cours ? Qu'allons-nous faire d'eux ? À quoi cela servirait-il ? Nous avons le grand Mystère de l'Eucharistie, la Sainte Communion au Corps et au Sang du Christ, qui est le centre de notre vie. Vivons-nous chaque jour dans l'attente de la communion, de la rencontre avec le Christ ? Si nous ne vivons pas de la sorte alors nous sommes orphelins de quelque chose. Il y a quelque chose d'essentiel qui nous manque.

J'ai déjà raconté cette histoire à Serge. Notre monastère est situé dans le centre de New-York, à Manhattan. A l'époque, j'avais reçu la bénédiction de chercher un endroit pour fonder le monastère, dans cette partie de la ville (la partie sud de Manhattan) qui est particulièrement touchée par la pauvreté, la drogue et l'alcoolisme et où l'on ne voit aucune église Orthodoxe. J'ai fini par trouver un immeuble abandonné que, par miracle et sans entrer dans les détails, nous avons réussi à acheter. J'ai vécu la première année tout seul [sans autres moines] dans cet immeuble, sans eau, sans chauffage et sans électricité. Et comme à New-York en hiver, il peut faire très froid, j'ai accepté que des sans-logis viennent s'installer avec moi. Au premier étage, nous avions aménagé une pièce unique en fermant les fenêtres avec des planches parce qu'il n'y avait plus

de vitres. Et près de dix-huit personnes vivaient dans cette pièce, sur des matelas et des lits de fortune. Rapidement, j'ai reçu une note de mon évêque qui me demandait de passer le voir le dimanche suivant après la divine Liturgie. Il me dit :

« Un prêtre a appris par quelqu'un que tu vivais dans une maison avec des hommes et des femmes qui sont des alcooliques, des drogués et des prostitués.

– C'est exact, les informations sont correctes.

– Mais où vis-tu ?

– Dans la maison que l'on a achetée !

– Tu ne peux pas faire cela !

– Pourquoi ?

– Parce que tu vas scandaliser les gens dans l'Église.

– Monseigneur, c'est précisément ne pas vivre avec ces gens-là qui serait un scandale !

– Tu dois déménager tant que tu n'auras pas de chambre personnelle. »

Des gens généreux m'ont prêté une chambre et j'ai pu déménager, mais j'allais travailler dans l'immeuble tous les jours.

À New-York entre décembre et février, il peut faire moins dix-huit degrés la nuit et il est très difficile de survivre dans ces conditions sans un abri. Alors si on en propose un, il se remplit très vite. Ce premier hiver, parmi les gens qui n'étaient venus que pour s'abriter du froid, sept furent baptisés. C'est un chiffre de bon augure pour commencer une communauté. Je ne leur avais pas appris grand-chose, ils apprenaient au contact les uns des autres. Un jour l'un d'eux me demanda :

« Que t'est-il arrivé, homme de Dieu [preacher, проповедник] ?

– Que veux-tu dire ?

– Tout autour de notre immeuble, il y a partout des églises. Chaque magasin vide devient une église. Tous les pasteurs arrivent en voiture avec leurs chaussures brillantes et leurs costumes de soie. Ils nous enjoignent d'aimer Jésus, ramassent l'argent et rentrent chez eux, dans les beaux quartiers. Qu'est-ce que tu as fait de mal ? Tu as volé de l'argent ? Si tu vis ici avec nous, c'est que tu n'as pas toujours été un honnête homme de Dieu. »

Cela m'a rendu triste de constater que les gens arrivent à penser que l'Église est un business. Connaissez-vous des gens qui pensent que l'Église est un business ? Et bien, rentrez dans une église : vous vous retrouvez dans une librairie où l'on essaye de vous vendre de l'huile bénite, de l'eau bénite, des cierges bénis, du pain béni ...

Une des premières personnes à s'être installée dans la maison, et qui prie pour moi tous les jours, est venue me dire un jour qu'elle avait séjourné dans beaucoup d'églises avant d'entrer dans la nôtre et que nous étions les premiers à ne pas lui parler de l'Église ! Et je lui répondis qu'au contraire je lui parlais de l'Église tous les temps : à chaque fois que je lui disais bonjour, à chaque fois que je lui ouvrais la porte, à chaque fois qu'il s'asseyait pour manger. Il

me rétorqua qu'il ne comprenait pas où je voulais en venir. Je lui dis : « À chaque fois, je te dis que le Christ est parmi nous ! » C'était un jeune japonais qui avait fait des études et qui était venu en Amérique pour devenir riche et célèbre. Il a rapidement sombré dans la drogue et l'alcool. Je l'avais rencontré alors qu'il fouillait dans nos ordures cherchant de la nourriture. Je l'ai prié de rentrer, mais il ne voulait pas, prétextant qu'il était trop sale. Il faisait très froid ; c'était un de ces jours de février où tombait une pluie qui gèle immédiatement. Il était glacé. J'ai fini par le convaincre de rentrer, d'aller se trouver des habits propres, de prendre une douche et de mettre ses affaires à laver. J'ai fini par lui demander pourquoi il était à la rue et il me raconta son histoire avec la drogue. Je lui proposais de rester pour le week-end, nous étions vendredi. Il déclina la proposition en me remerciant : il avait juste froid, faim et il était fatigué, mais il ne voulait plus de sermons. Je lui dis que moi aussi j'en avais assez des sermons, qu'il pouvait rester se reposer et que moi aussi j'allais me coucher. Il est resté quatre ans et demi. Il a été baptisé Nicolas en référence à Saint Nicolas du Japon. Il est ensuite parti en pèlerinage en Terre Sainte et est devenu moine au monastère de Sainte Catherine au mont Sinaï. Il est aujourd'hui retourné au Japon où il a fondé une communauté monastique. Tout ça sans aucun sermon ! Des miracles semblables sont arrivés à d'autres pensionnaires.

Le père Sabas qui m'accompagne me pousse toujours à raconter des histoires. [*Le père Joachim aime bien raconter des histoires quand nous sommes réunis dans le jardin du monastère pour que nous apprenions la vie chrétienne à travers elles – aparté de père Sabas.*]

Durant cette période de ma vie, j'ai eu de nombreux soucis. J'ai été volé plusieurs fois, on a braqué des armes sur moi, on a fait courir des rumeurs et j'ai fini par avoir un profond sentiment de découragement. Un dimanche, je célébrais la divine Liturgie et un prêtre s'est approché de moi et m'a demandé : « Pourquoi n'irais-tu pas voir notre évêque ? Il t'aime bien, il te trouvera une gentille paroisse bien placée où tu pourras gagner beaucoup d'argent et avoir ta voiture. » Et à ces mots, j'ai tout de suite compris que ce que je faisais était ce que je devais faire. Mes doutes se sont immédiatement évaporés. Ce qu'il me proposait n'était pas ce que je voulais, ce n'était pas l'Église !

Chers frères et sœurs, nous n'avons pas vraiment la foi. Et les gens ne croient pas que nous ayons la foi. Je vais vous raconter une histoire. Il était environ onze heures du soir, je dormais lorsque le téléphone sonne : c'est mon évêque. « Tu dormais, père ? » s'étonne-t-il bien qu'il connaisse mes horaires. « Oui, bien sûr, Monseigneur ». « Père, il y a une femme mourante à l'hôpital, il faut aller la confesser et lui donner la communion. » Je devais aller en métro des quartiers sud de Manhattan jusqu'au Bronx, à plus de onze heures du soir. Quand j'ai quitté l'hôpital, il était plus d'une heure du matin et j'ai repris le métro. Il

traverse tout le Bronx, et bien qu'il n'y ait personne sur les quais à cette heure-là, il s'arrête à toutes les stations. Je vous rappelle que dans les années soixante, il y avait de nombreuses émeutes dans ce quartier. J'étais seul dans mon wagon lorsqu'à l'autre bout la porte s'ouvre et entre un homme de forte corpulence à la mine patibulaire. Le métro démarre. Il me dévisage durement, puis s'approche et vient me toiser de sa hauteur. Je me suis dit en moi-même que ce pourrait être ma dernière nuit. Il a regardé mon sac qui contenait mon épitrichile (étole) et un livre de prières.

« Qu'est qu'il y a dans le sac ?

– À peu près la même chose que dans ta tête !

– Quoi ?

– Rien ! » Il a souri et m'a dit :

« Alors tu n'as pas peur de moi ? »

Il s'est assis et nous avons commencé à parler.

« T'es sensé être qui, toi ?

– Un prêtre Orthodoxe.

– T'es juif ?

– Non, chrétien Orthodoxe.

– C'est comme catholique ?

– En quelque sorte, mais il y a des différences.

– Moi j'ai été catholique, mais je ne crois plus à "tout cela".

– C'est quoi, "tout cela" ?

– Je ne crois plus à ce que disent les prêtres.

– Dis-moi les choses qu'ils disent et auxquelles tu ne crois plus, pour que je comprenne.

– Le prêtre catholique m'a dit que le prêtre pendant la messe change le pain et le vin en Corps et Sang du Christ. Tu ne crois certainement pas ça toi ?

– Si, bien sûr j'y crois.

– Alors les gens qui viennent dans ton église n'y croient pas !

– Bien sûr qu'ils y croient ! »

Alors il m'a longtemps dévisagé.

« Ils ne rentrent jamais à la maison, alors ?

– Comment ça, ils ne rentrent jamais à la maison ?

– C'est ce que je te dis : les gens qui viennent dans ton église ne rentrent jamais à la maison !

– Mais bien sûr qu'ils rentrent chez eux ! Qu'est-ce que tu racontes ?

– Si je croyais que Jésus Christ – Lui-même – se trouvait sur l'autel de l'église où je vais, pourquoi aller ailleurs ? Qu'ai-je besoin de plus ? Où ai-je besoin d'aller ? Tout ce que je veux dans la vie est là ! En fait vous ne croyez pas ! Si tu croyais vraiment, tu ne quitterais pas l'église. »

Est-ce que notre vie témoigne de ce à quoi nous croyons ? Oui, c'est évident ! Mais le problème est qu'elle ne témoigne pas du Christ ! Que faisons de notre vie ? Les églises sont souvent vides parce que notre foi est vide. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Je radote avec mes histoires du passé. Plus concrètement, êtes-vous d'accord pour qu'aujourd'hui le Seigneur réclame votre âme ? Que pourrions-nous Lui offrir en échange de la vie qu'Il nous a confiée ? Qu'allons-nous Lui dire ? « Je suis Orthodoxe ! » « Je peux citer les Écritures ! » Le Diable sait

les citer aussi, mais il ne les vit pas. Et c'est aussi notre cas, nous citons, nous en parlons, mais nous ne les vivons pas. Nous ne vivons pas ce qui y est écrit. [...] Les connaissances sur Dieu ne sont pas la connaissance personnelle de Dieu. Mon père spirituel me disait avant qu'il ne meure, alors que je lui demandais la bénédiction pour lire un livre : « Père, tu as passé ta vie à me demander la bénédiction pour "lire un livre". Lis celui-là et vis ce qu'il y est écrit. Lis-le non-pas pour accumuler des informations ou du savoir, mais pour vivre ce qui y est écrit ! » [...] La prière ne s'apprend pas dans les livres ou auprès des théologiens. Nous devons commencer à prier, nous devons nous battre, devenir bons et doux.

Je voudrais vous raconter une histoire à propos d'un pasteur californien. C'était un pasteur très riche qui perdait sa foi dans la religion. Il en était arrivé à la conclusion que tous les croyants étaient identiques, qu'aucun ne croyait vraiment dans ce qu'il disait et qu'ils étaient plus préoccupés par les bâtiments que par les personnes. Et il était las de tout cela. Un jour il entendit parler d'un homme qui avait des problèmes, et décida d'aller rencontrer le pasteur de la localité où habitait cet homme. Arrivé sur place, on lui répondit : « Avez-vous rendez-vous ? » « Non, mais j'ai besoin de parler avec le pasteur. » « Si vous n'avez pas de rendez-vous, vous ne pourrez pas le voir. » Est-ce que vous avez déjà vu quelque chose de semblable ? Le riche pasteur fût très peiné par cette aventure et avant de mourir il donna des instructions à son avocat : « Je lègue toute ma fortune au premier prêtre catholique ou orthodoxe ou au premier pasteur que tu rencontras après ma mort. Tu entreras dans chaque église de la ville ; si c'est une cathédrale, tu demanderas à voir l'évêque personnellement ; si c'est un monastère, tu demanderas à voir le supérieur ; si c'est une église, tu demanderas à voir le curé ; si c'est un temple, tu demanderas le pasteur ... Au premier qui te recevra comme si tu étais le Christ tu donneras mon argent. » L'avocat a écumé les églises et les temples durant six semaines sans pouvoir rencontrer un prêtre ou un pasteur sans rendez-vous. À chaque fois, on lui demandait qui il était et ce qu'il voulait, il répondait qu'il n'était personne et qu'il voulait juste parler, et on lui répondait que sans rendez-vous ce n'était pas possible.

Un jour il rencontra le père Liubomir, un prêtre serbe, veuf depuis quinze ou vingt ans. Il s'était installé dans un quartier pauvre de la ville et tous les Serbes avaient déménagé dans les environs. L'église était en mauvais état, le toit fuyait et l'intérieur était noirci par l'encens et la fumée des cierges. C'était une église orthodoxe bien usée par le temps. L'avocat sonna et le père Liubomir ouvrit la porte, le pria d'entrer sans rien lui demander et lui demanda comment il pouvait lui être utile. Il lui proposa une tasse de thé sans demander qui était la personne qui était venue le voir. L'avocat répondit que c'était lui qui avait quelque chose qui pouvait aider le père Liubomir : « en ouvrant la porte et en m'accueillant comme le Christ l'aurait fait, vous venez de gagner un

chèque de douze millions de dollars. » Le père Liubomir fit réparer le toit et l'ensemble de l'église et il donna le reste, soit huit millions de dollars, à une organisation protestante qui s'occupait de loger les sans-abris. Le père Liubomir qui m'a lui-même raconté cela, m'a dit que Dieu lui avait envoyé de l'argent, qu'il avait pris ce dont il avait besoin et donné le reste. C'était un évangéliste, c'était un prêtre et il a montré la face du Christ à ses proches. Ils sont nombreux comme lui, nombreux qui servent les autres, et en faisant cela, ils montrent que Dieu existe.

Je veux vous parler de notre monastère, je ne dis jamais « mon » monastère, mais « notre monastère. En fait, non je veux plutôt vous parler d'un autre monastère. En fait c'est une sorte de fable que je vais vous raconter. Il y avait un vieux monastère, un grand monastère et il y eut une période dans ce monastère où la plupart des vieux moines partirent. Les moines devenaient vieux et fatigués, certains mouraient, les autres partaient. Ils étaient devenus frileux, se plaignaient, priaient à contrecœur. Et petit à petit, personne ne venait plus dans ce monastère, ni pour prier dans l'église, ni comme novice. Les moines comprirent que le monastère était voué à disparaître. Un jour un rabbin est venu frapper à la porte et a demandé à voir le supérieur. Le moine qui avait accueilli le rabbin partit chercher le supérieur, qui demanda au moine ce que le rabbin voulait. Le supérieur voulait savoir ce que le rabbin désirait avant de le rencontrer. Le moine retourna donc questionner le rabbin qui lui répondit qu'il avait remarqué dans les bois près du monastère une petite cellule isolée et abandonnée dans laquelle il aurait voulu terminer sa vie en priant Dieu. Le moine rapporta le souhait du rabbin au supérieur, qui lui accorda la permission de s'y installer, car de toutes les façons, plus personne de vivait « au désert ». Le rabbin passa l'été, l'automne et l'hiver suivants à prier nuit et jour dans la petite cellule. Les moines, qui passaient par là pour aller chercher du bois, racontaient au supérieur que le rabbin était toujours occupé à prier, les bras tendus vers le ciel. Le supérieur était très curieux de savoir quelle était la prière du rabbin, mais les moines n'avaient pas osé s'approcher pour entendre. Alors un jour le supérieur décida d'aller voir par lui-même comment vivait le rabbin. Tandis que le supérieur approchait de la cellule, le rabbin sortit à sa rencontre pour l'accueillir à bras ouverts et le remercier. « La seule chose que je tiens vous dire, c'est que parmi vous vit le Messie. Le Messie vit parmi vous dans le monastère. » « Qu'est-ce que vous venez de dire ? » « Je vous répète, je vous assure : le Messie vit parmi vous dans le monastère. » Le supérieur comprit alors que le rabbin était un peu fou et il retourna dans le monastère où les autres moines, qui étaient un peu désœuvrés, l'interrogèrent. « Vous avez vu le rabbin ? Qu'est-ce qu'il a dit ? » « Le rabbin est un peu fou ; il a dit que le Messie vivait parmi nous, dans le monastère. » Tous rirent et convenurent que le rabbin était devenu fou. Mais en allant se coucher, le supérieur fut troublé par la

pensée du Messie vivant parmi les moines dans le monastère. Et si réellement le Messie vivait parmi les moines ? Si c'était tel moine ? Et si c'était tel autre ? Ou encore celui-là ? Et si c'était moi ? Au même moment, cette même pensée troublait tous les moines du monastère. Et si réellement le Messie vivait parmi nous ? Le lendemain quand ils se réunirent pour prier, ils se regardaient les uns les autres en se demandant, et si c'était celui-là ou bien celui-là, ou tel autre ... Et leur vie changea, ils se mirent à se regarder autrement, à se comporter autrement les uns avec les autres. Et si celui-là était le Messie ? Si c'était le Seigneur, Lui-même, comme devrais-je me comporter avec lui ? Et ils se remirent à prier avec enthousiasme et les gens entendirent parler de ses moines joyeux et recommencèrent à visiter le monastère et à venir y prier. Et de jeunes novices vinrent se joindre à eux. Et le monastère refleurit. Au bout de trente ans, les moines perdirent petit à petit l'habitude de chercher dans l'autre le Seigneur, de se réjouir à l'idée que le Seigneur vivait parmi eux, ils perdirent leur joie dans la prière et le monastère commença à nouveau à décliner et ferma. Est-ce que le Christ vit parmi nous, chers frères et sœurs ? Voilà ce que les gens veulent savoir. Et si nous ne le savons pas, comment peut-on le leur apprendre ?

Il y a beaucoup de communautés aux États-Unis, avec des hommes et des femmes qui ont entendu parler de l'orthodoxie et qui essayent de vivre leur foi. Mais bien qu'ils soient convaincus et fervents dans

leur foi, ils ne sont pas encore convertis. Leur style de vie et leur comportement ne correspondent pas à ce à quoi appelle l'évangile et à la vie en Christ. Beaucoup d'entre eux finissent frustrés. Ils étaient arrivés dans l'Église avec beaucoup d'ardeur et de joie, mais après un temps, ils repartent refroidis quand ils ne voient pas la concrétisation de la foi dans la vie des paroissiens qui étaient là avant eux. Regardons en nous-mêmes : si nous amenons quelqu'un à l'église, sommes-nous prêts à rester près de lui, à partager notre vie avec lui, à partager le Christ et tout ce que nous possédons avec lui ? Ou bien devra-t-il se débrouiller tout seul : « on se voit la semaine prochaine, j'ai des choses importantes à faire » ?

[...] Le Seigneur a dit que nous devons être des serviteurs, pas des rois ; derniers, pas premiers ; servez tout le monde ; lavez les pieds de votre frère. Cela s'adresse à nous tous, quel que soit notre rang. Comment en sommes-nous arrivés à vivre notre foi aussi mal ? Je crois vraiment que si nous vivions notre foi chrétienne Orthodoxe selon la sainte Eucharistie et avec une foi sincère, nous n'aurions pas besoin de toutes ces pacotilles qui nous semblent indispensables. Nous nous rendrions compte que nous avons besoin les uns des autres pour trouver le Christ. Nous prierions avec foi et nous remplirions nos églises avec les gens qui cherchent Dieu. « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. » (Mt 7,16)

La conférence s'est poursuivie par des questions qui seront publiées dans un prochain bulletin



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.

Horaires et dates des offices 2011 – 2012

Sauf indication contraire les vêpres ou vigiles sont à 18 h et la divine Liturgie à 10 h. Tous les horaires peuvent changer (rarement) en fonction des impératifs. Demander confirmation si vous venez pour la première fois. Les offices ont lieu à l'église de Saintines (15 km au sud-ouest de Compiègne) dans l'Oise.

Contact : père Nicolas Kisselhoff : 03 44 39 75 71.

nicolas_k@club-internet.fr

– Septembre –

sam 3 : Panichyde et vêpres
dim 4 : divine Liturgie
sam 10 : Vigiles de l'Exaltation de la Croix
dim 11 : divine Liturgie
sam 24 : –
dim 25 : La paroisse se déplace à St Prix (10 h)

– Octobre –

sam 8 : vêpres
dim 9 : divine Liturgie
sam 22 : vêpres
dim 23 : divine Liturgie

– Novembre –

sam 5 : vêpres
dim 6 : divine Liturgie
mardi 15 début du carême de Noël
sam 19 : vêpres – Présentation au temple de la
Mère de Dieu
dim 20 : divine Liturgie

– Décembre –

sam 10 : vêpres
dim 11 : divine Liturgie
sam 24 : Nativité de NSDS Jésus Christ
– 9 h : Heures, vêpres et liturgie de st Basile
– 21 h : Grandes complies, matines et divine
Liturgie de Noël suivie des agapes

– Janvier –

sam 7 : vigiles – Théophanie
dim 8 : divine Liturgie
sam 21 : vêpres
dim 22 : divine Liturgie

– Février –

sam 11 : vêpres – Fils prodigue
dim 12 : divine Liturgie
sam 25 : vêpres – Adam chassé du Paradis
dim 26 : divine Liturgie – *début du grand Carême*
– 16 h 30 : vêpres du pardon
mer 29 :
– 18 h : liturgie des Saints Dons présanctifiés

– Mars –

sam 10 : vêpres – Saint Grégoire Palamas
dim 11 : divine Liturgie
sam 24 : vigiles – St Jean Climaque – Annonciation
dim 25 : divine Liturgie
mer 28 :
– 18 h : Matines – canon de saint André de Crète
et vie de sainte Marie l'Égyptienne

– Avril –

sam 7 : vigiles – Rameaux
dim 8 : divine Liturgie
– 16 h 30 : office des huiles saintes
jeu 12 : Grand et saint Jeudi
– 9 h : Heures, vêpres et liturgie de st Basile
– 18 h : Matines des 12 évangiles
ven 13 : Grand et saint Vendredi
– 10 h : Heures royales
– 15 h 00 Vêpres de l'Epitaphios (Plachtanitsa)
– 17 h 30 : Matines des funérailles du Seigneur
sam 14 : Grand et saint Samedi – Pâque
– 9 h : Heures, vêpres et liturgie de st Basile
– 21 h : Office de minuit, matines et divine
Liturgie de Pâque suivie des agapes
sam 21 : Samedi de la semaine du renouveau
– 10 h : divine Liturgie Pascale et bénédiction
de l'arthos
– 18 h : vigiles – Dimanche de Thomas
dim 22 : divine Liturgie

– Mai –

sam 12 : vêpres – Samaritaine
dim 13 : divine Liturgie
mer 23 : vigiles – **Ascension**
jeu 24 : divine Liturgie
sam 26 : vêpres – Pères des six premiers conciles
dim 27 : divine Liturgie

– Juin –

sam 2 : vigiles – **Pentecôte**
dim 3 : divine Liturgie
sam 16 : vêpres
dim 17 : divine Liturgie
jeu 21 : vigiles – Saint Jean Baptiste anticipée
ven 22 : divine Liturgie